

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE

Le 1^{er} novembre 1755, la terre trembla à Lisbonne, faisant vingt-cinq mille victimes. Cette catastrophe naturelle fut le point de départ de multiples interrogations et d'une vive discussion.

On peut aisément comprendre l'angoisse que généra cet événement à l'époque. En effet le dix-huitième est un siècle classique, au sens culturel du terme. On y croit à l'ordre, à la raison, au progrès. Or soudain voici un événement naturel qui détruit, sans qu'il ait été possible de le prévoir, une ville prospère et fait autant de mal que les batailles de l'époque.

La douleur et l'effroi ressentis par les gens de l'époque débouchent, chez les philosophes sur une interrogation métaphysique, à propos du mal et de la Providence, que l'on peut résumer ainsi : si Dieu existe, s'il est bon et s'il intervient dans le monde par l'intermédiaire de la Providence, comment un tel mal a-t-il pu se produire?

C'est Voltaire qui pose le premier la question, dans un texte en alexandrins publié en 1756 et intitulé *Poème sur de désastre de Lisbonne, ou examen de cet axiome "Tout est bien"*, dont voici quelques extraits :

Philosophes trompés qui criez "Tout est bien !",
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés,
Cent mille infortunés que la terre dévore [...]
Direz-vous : "C'est l'effet des éternelles lois
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ?"
Direz-vous en voyant cet amas de victimes :
"Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ?"
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ? [...]
"Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire."
Quoi ! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?
Etes-vous assurés que la cause éternelle
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter sous ces tristes climats
Sans former des volcans allumés sous nos pas ? [...]
Je désire humblement, sans offenser mon maître

Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers. [...]
Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes.
Ô rêves des savants ! Ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné;
Par son choix bienfaisant, tout est déterminé:
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ? [...]
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance :
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence. [...]
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir et non pas murmurer.

Jean-Jacques Rousseau lui répond dans la *Lettre sur la Providence*. Il lui reproche en particulier de refuser la consolation de l'espérance : "Cet optimisme que vous trouvez si cruel me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables. [...] Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un seul instant de l'immortalité de l'âme et d'une Providence bienfaisante. Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère [...] et l'espérance adoucit tout."

Voltaire ne répondra pas directement. Sa véritable réplique sera *Candide*. Rousseau se croyant personnellement visé¹, sera ulcéré de la parution du conte philosophique. Ce sera la rupture définitive entre les deux philosophes.

¹ et sans doute avec quelque raison; en effet sa vie ressemble à celle de Candide: il passe son enfance dans un endroit clos (la cité de Genève) et le quitte pour parcourir le monde à pied.